

te, et malgré soi la voix s'élève pour apprendre à tout ce qui vous entoure le bonheur dont on est inondé.

L'homme alors chante ; la musique et la poésie s'unissent dans un accord qu'on peut bien appeler divin, car de tous les êtres, le roi de la création est seul à le produire et à l'exprimer.

La musique est naturelle à l'homme ; de tout temps, il a modulé des sons pour exhaler le trop plein de son cœur, bien plutôt que pour charmer l'oreille. Peu à peu, pour obéir à un besoin factice, il s'est occupé avant tout de l'oreille et il a créé des règles destinées à remplacer l'émotion. Pareil accident est arrivé à la poésie ; on a enseigné à l'homme à produire des secousses, en feignant d'en ressentir. On a joué la comédie du sentiment et on a gagné en perfection apparente ce qu'on perdait en agitation de l'âme et du cœur.

Ce n'est point un besoin factice de paraître qui a produit le petit volume que nous avons sous les yeux. Monsieur Philippe Delastre, médecin depuis trente ans dans un tout petit village du Bugey, au pied du Colombier, non loin du Rhône et en face des grands pics de la Savoie, a su, malgré ses études au pays latin, garder un cœur neuf et simple dans sa poitrine.

La poétique vallée qu'il habite est comme une petite Attique en miniature, et on y devient homme de lettres seulement par le frottement. Tout le pays est couvert de vieux châteaux ou d'habitations charmantes où l'on aime à pratiquer la science, la littérature et les arts. Là résident pendant l'été M. Lenormand, le célèbre membre de l'Institut ; ici M. Ferraz, le savant professeur de philosophie à la Faculté de Lyon ; plus loin, dans le poétique château de Vongnes aux grands ombrages, Mme d'Orgeval, l'auteur de *Marie de Savoie* ; là-bas, dans son vieux et